

LE POILU



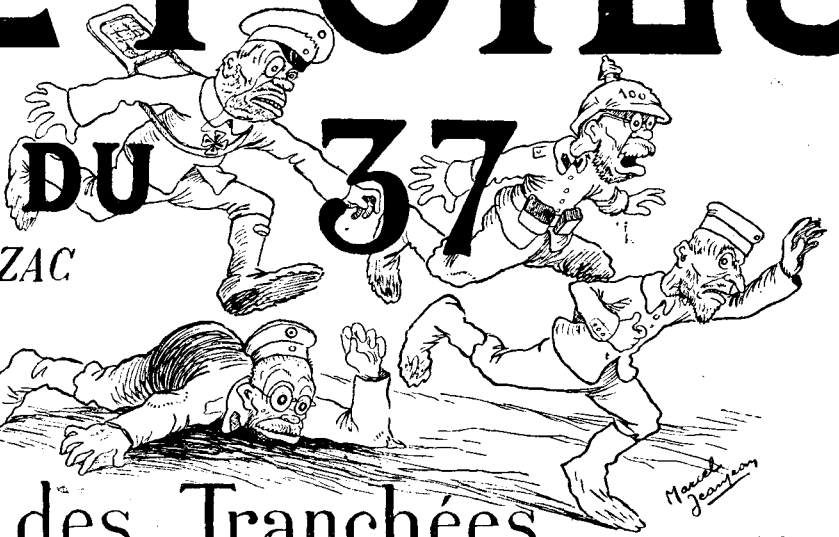
Directeur Artistique :

Le Grenadier

GUY D'ABZAC

Rédacteur en Chef

Louis **PASQUIER**



Journal des Tranchées
ORGANE DU 37° DE LIGNE

Abonnement. — Un an : 5 francs.

TOUTES COMMUNICATIONS ET MANUSCRITS DOIVENT ÊTRE ADRESSÉS :

LE POILU DU 37

37° de Ligne — 3^e Bataillon. — SECTEUR POSTAL : 126

Le Numéro :

10^{c.}

N° 7

Aux jeunes Poètes morts pour la Patrie

O jeunes hommes, vous qui chérissiez la Lyre,
Et de qui l'idéal fut un vers bien sonnante,
De par le feu qui gronde et le fer qui déchire
La terre au sein glacé vous garde maintenant.

Sur des routes parfois diverses ou contraires
C'est vers le même but que vous alliez, c'est vers
Le temple de cristal où se devinent frères [vers.
Tous ceux qui communient dans l'amour des beaux

Mais, lorsque retentit l'appel hautain des armes,
Vous avez bien connu, clairs esprits, nobles cœurs,
Que les plus beaux des vers avaient perdu leurs charmes
Et qu'il n'était qu'un rêve au monde, être vainqueurs.

Quel destin que celui qui pour vous se termine!
Quand Hellas fut sauvée et le Mède vaincu,
Sophocle adolescent dansait à Salamine;
Sophocle fut moins grand : il avait survécu.

Pour vous le monde était une immense merveille;
Vos sens en saisissaient les plus rares frissons;
Vous saviez conquérir, de l'œil et de l'oreille,
Un sublime butin d'images et de sons;

Vous étiez des élus, puisque la Douleur même
Semblait vous réserver ses gestes les plus doux,
Elle qui compensait par le don du poème
Le mal qu'elle avait fait en s'abattant sur vous;

Et maintenant... — Pourtant ne cherchons pas la
Du vers interrompu par le bruit des canons. [rime
Vos livres commencés ont une fin sublime;
La plus durable gloire est vouée à vos noms!

La mort a vainement élevé sa barrière;
Vous êtes près de nous; vous nous parlez tout bas;
Vos œuvres à nos yeux ruissellent de lumière,
Vos phrases ont des sens qu'on ne soupçonnait pas.

L'écho des mots jaillis de vos cœurs sans reproches
Nous paraît, au delà des terrestres instants,
Comme l'hymne pompeux et sacro-saint de cloches
Résonner jusqu'au bout de l'Espace et du Temps.

Au temple que, jadis, vous eût bâti la Grèce,
On aurait vu Hébé, toute d'ivoire et d'or,
Le visage éclairé d'une grave allégresse,
S'avancer en chantant au devant de la mort.

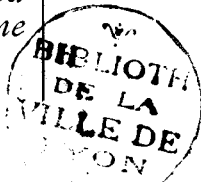
Veillez sur nous du fond des Plaines Élysées,
Protégez-nous du haut du paradis chrétien,
Que votre exemple exalte à jamais nos pensées,
Reste notre conseil et soit notre soutien.

On se confie à vous; c'est sur votre mémoire
Que ceux qui survivront se jurent désormais
De guider tous les cœurs vers cette pure gloire
Dont vous avez d'un coup occupé les sommets.

Vous leur inspirerez les grands vers nécessaires,
Fiers, virils, présageant les triomphes certains;
Vous étiez autrefois nos égaux et nos frères,
Vous êtes maintenant nos héros et nos saints;

Et ceux de qui le chant vous tresse une couronne,
O poètes-soldats, se gardent d'oublier
Que, sauf dans la bataille, où le laurier foisonne,
Un poète, en ce jour, n'a plus droit au laurier.

CHARLES DERENNES.



JOURNAUX DU FRONT

Nous saluons l'apparition d'un nouveau journal du front « *L'Anti-septique* », journal médical et fort drôle (ce n'est du reste pas la première fois que la médecine nous aura fait rire). Nous souhaitons à ce confrère plein d'esprit la prospérité et l'assurons ici de notre cordiale amitié.

Nous nous excusons, auprès de nos confrères, du temps qui s'est écoulé entre l'apparition du n° 4 et celle du n° 5, mais les événements avaient entraîné la direction dans d'insalubres contrées et nous avons dû, momentanément, remplacer le porteplume par le fusil Lebel. Nous sommes pardonné d'avance, n'est-ce pas?

Le « *Journal* », qui a toujours encouragé la petite presse du Front, organise, nous dit-on, un concours (à l'heure actuelle, nous n'avons pu encore nous procurer les journaux de Paris). Qu'on se le dise et qu'un Héros (et non un Hérault) aille le crier de cagna en cagna!



Chansons de Poilus

SOUS LA RAFALE

A Monsieur le Sous-Lieutenant DORDAIN,
en souvenir
de ma première descente aux tranchées.

Air : *Voici la Lune...*

I

C'étaient deux petits Poilus,
L'un rasé, l'autre velu,
La mine fière!
Quand l'un s'ennuyait,
L'autre fredonnait
Pour le distraire.
Ça faisait un' pair' d'amis.
L'un c'était un Bas-Breton, l'autre un Ch'Timi.
Tous deux s'adoraient
Et ils se juraient
Que jamais ils ne s'quitteraient.

Sous la rafale,
Les deux p'tits gas
Boueux et sales,
Dans leur cagna
Rigolant
Du bruit des balles,
Toujours joyeux
Sous la rafale,
Vivaient heureux!

II

Un beau jour, au bataillon
L' gas du Nord gagn' un galon,
La croix de guerre.
Des larm's dans les yeux
Le Breton joyeux
Dit : « Chouett' affaire;
Tu n'avais plus tes parents,
Tu rest'ras comme officier au régiment;
Tu l'as mérité,
Le Déshérité
Par tous sera respecté ».

Sous la rafale,
Les deux soldats
Emus et pâles
S'tendirent les bras,
S'embrassant...
Mais une balle
Frappa au front
Dans la rafale
Le petit Breton.

III

L'officier en permission
Dénicha la p'tite maison,
Le coin de terre
Entouré d'ajones
Du petit Breton
Dans l' Finistère.
Mais voici venir vers lui
Deux bons pauvres vieux en deuil... l'espoir s'enfuit,
Et quand vint le soir,
Aux parents en noir
Il dit : « Il a fait son d'voir.

Sous la rafale
J'avais juré
Au mourant pâle
D' vous consoler.
Me voici...
Chose fatale,
J' remplacerai l' gas
Que la rafale
Vous emporta! »

X....

(Chanson faite pendant la journée du 6 avril,
avec l'accompagnement musical des gros noirs).

La Direction fait savoir à ses lecteurs qu'il lui est formellement interdit de répondre aux lettres demandant des renseignements sur des disparus. Elle s'excuse donc ici de son silence.



A quoi sert le Cœur

A ma petite Amie,
Jacqueline ESCHASSÉRIAUX.

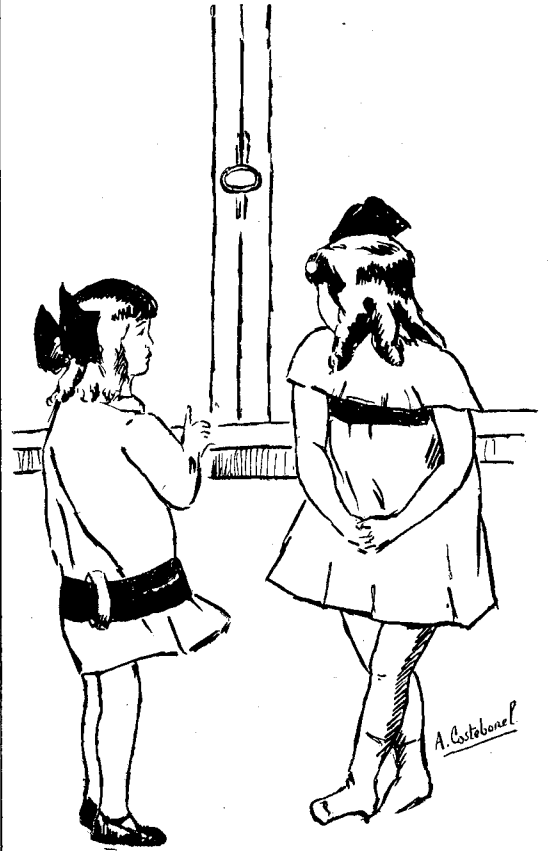
Le jour baisse, c'est l'heure du clair-obscur.
Dans la salle à manger où elles jouent, un peu livrées à elles-mêmes depuis la guerre — les papas sont sur le front — Madeleine et Jacqueline, les deux petites cousines, six et huit ans, commencent de n'y plus voir et réclament la lampe.

La bonne repasse; elle crie de la cuisine :
— Attendez un moment, Mesdemoiselles!...

Il est trop tôt pour allumer.... D'ailleurs, pour ce que vous faites, vous y voyez assez.

Les fillettes grognent un peu, puis se résignent.

Jacqueline, la plus jeune, bat du tambour sur les vitres.



En face, de l'autre côté de la rue, une maison aux volets verts attire son attention.

Elle la montre à sa cousine.

— Qu'est-ce que c'est, des volets, Madeleine?

Madeleine ne sait pas.... Elle ne sait jamais parce qu'elle est paresseuse. Elle aime mieux attendre que Jacqueline lui explique, cela lui évite de penser.

— Eh! bien — affirme résolument Jacqueline — des volets, c'est du bois qu'on est allé chercher dans la forêt. On les découpe dans l'arbre; on passe dessus de la peinture verte et on les attache aux maisons pour cacher le jour quand il fait du soleil.

— Ah! — fait Madeleine émerveillée de tant de science; et les pavés?... Qu'est-ce que c'est, les pavés?

Jacqueline cherche un moment; puis, sûre de ce qu'elle avance :

— Les pavés, c'est des pierres qu'on va chercher dans les carrières; on les casse en morceaux et on pave la rue avec.... T'as compris?

— Oui.

Madeleine montre du doigt un gros nuage qui passe.

— Les nuages, qu'est-ce que c'est?...

Jacqueline, par hasard, est embarrassée.

Deux minutes de réflexion et elle abandonne la partie.

— Je sais pas.... C'est peut-être du vent noir.

Et comme sa cousine la nargue d'un sourire, elle s'empresse d'interroger à son tour.

— Sais-tu ce que c'est, le cœur?

Madeleine est perplexe.

— Non!... Ah! si, je sais! Le cœur, c'est un boyau.

— Bête, va!... Non, c'est pas ça.

— Alors.... Quoi?

Toutes deux cherchent.

Puis, dans l'ombre qui s'est épaissie, on entend la voix de Jacqueline qui dit doucement, comme dans une prière :

— Le cœur, ça sert à dire maman.

MARQUISE DE MAYAC.



UN HOMMAGE au Drapeau du 37^e

En mémoire de notre passage
à P...-en-P...

Le régiment arrive au terme de l'étape. Musique en tête il défile dans les rues du village, accompagnant le drapeau crânement déployé au milieu de la compagnie préposée à sa garde. Sur son passage, les têtes se découvrent; ces figures de femmes, de vieillards et d'enfants qui tous ont là-bas, au front, un être cher, se marquent d'émotion devant le bout d'étoffe tricolore troué et déchiré, glorieux comme peut l'être un blessé.

Le cortège s'arrête devant la demeure du commandant. La sonnerie « au drapeau » a retenti; la cérémonie est terminée, quand une dame une gerbe de tulipes à la main s'avance, approche son bouquet du drapeau avec tout le respect qu'on doit aux choses saintes; et puis, l'offrant à notre commandant, elle en détache une fleur, disant :

— J'en conserve une en souvenir. Elle a touché votre drapeau!...

Elle dit; et son regard s'attachait à la soie frangée d'or avec amour. C'était un peu du cœur de France qui rendait hommage à l'étendard sacré de notre régiment. Le soleil étincelait à travers ses déchirures. Il paraissait constellé d'étoiles!...

MERCI

Au conseil municipal de la ville de Nancy;
A Monsieur le maire de Nancy;
A Monsieur le sénateur-maire de Lyon,
qui nous ont envoyé leurs généreuses souscriptions.



L'AMATEUR

I

Onze heures du soir.
Une berge de la Seine au Viaduc d'Auteuil.

ANATOLE. — JULES.

*Les deux amonches ont des mines nettement patibulaires.
Ils causent ensemble.*



ANATOLE. — Et tu sais, y a pas d'pet. J'ai suivi la bagnole jusqu'à la gare de Lyon; le vieux s'est débiné; paraît qui va sur le front pour écrire des trucs sur les journaux.

JULES. — T'es sûr?

ANATOLE. — Oui. Le petit hôtel de la rue Mozart est vide — ou à peu près... Y a un vieux larbin qui couche en haut, mais il est sourd; on peut donc turbiner tranquillement en bas, surtout que les contrevents sont pleins et que du dehors on ne verra pas la lumière.

JULES. — Alors ça colle!

ANATOLE. — Pour entrer, c'est facile: on saute le mur du jardin, un petit mur de deux mètres cinquante et, après, je force un volet, j'coupe une vitre, alors on est dans l'salon et on n'a plus qu'à choisir.

JULES. — T'es connaisseur, toi?

ANATOLE. — J'connais le bronze et l'argenterie, pardine! Seulement y a aut' chose... J'sais que l'vieux est comme qui dirait une des légumes dans l'Académie et c' qui vaut l' plus dans sa cambuse, c'est les bouquins d' la bibliothèque. Le pot' qui m'a indiqué l' coup dit qu'il y a en a qui valent des cent et des cent! Seulement voilà, faut s'y connaître.

JULES. — C'est sûr... faut s'y connaître!

(Un grand temps. Une bouffée d'air frais promène le refrain canaille d'une chanson beuglée par l'artiste « Etoile » du proche concert des Bateaux parisiens.)

JULES. — Dis donc, Anatole?

ANATOLE. — De quoi?

JULES. — Tu connais celui qu'on appelle le sacristain à cause qu'il est instruit?

ANATOLE. — Le sacristain...?

JULES. — Oui, le vieux à longs tifs qui a toujours de la paperasse dans les poches comme s'il avait la colique?

ANATOLE. — Mince alors, j'y pensais pas!

JULES. — V'là un mec qui doit s'y entendre... Y m'a dit qu'avant d'être dans la mouise il avait des tas d'bouquins et qu'il avait manqué crever d'chagrin quand il les avait vendus pour croûter.

ANATOLE. — Si on l'emmenait? Y saurait choisir... Mais où c'est qu'y perche?

JULES. — On va le trouver au petit bar, rue d'Passy, il y est tous les soirs. Débinons vite....

ANATOLE. — Oui, Caltons... C'est beau d'être instruit tout de même.

JULES. — Ça sert toujours, bien sûr....

(Ils filent dans la nuit à grands pas silencieux.)

II

L'intérieur d'un bar près de la Muette.

ANATOLE, JULES ET LE SACRISTAIN.

Ce dernier a une belle tête de Béranger triste et sa longue redingote verdie et rapiécée lui donne l'air lamentable d'un déclassé.

JULES, au sacristain. — Bonjour, vieux..., tu prends un glass...?

LE SACRISTAIN. — Oui, une picouette; je n'ai pas encore diné.

ANATOLE. — Viens t'asseoir dans le fond, on sera mieux... Patron, une picouette et deux vieux rhum... Là... Maintenant causons: écoute, vieux, on est venu en douce pour te proposer une combine... Y a aucun risque..., tu connais les bouquins, pas vrai?

LE SACRISTAIN, une petite lueur dans l'œil. — Si je les connais...! J'en ai eu autrefois un tas..., et des beaux, et des rares... hélas!...

ANATOLE. — Eh ben, voilà, on va rendre visite à un mec qui en a des baths et beaucoup; seulement, pour faire un choix, on a pensé à toi.

LE SACRISTAIN, vivement. — Je marche! Quand ira-t-on là-bas?

JULES. — De suite, c'est à deux pas, au 7 bis, rue Mozart.



LE SACRISTAIN, poussant une exclamation étouffée. — Oh!

JULES. — De quoi ?

ANATOLE. — Tu as les foies maintenant ?

LE SACRISTAIN. — Non, seulement 7 bis, rue Mozart, c'est chez le marquis de Puyvalverde de l'Académie française ! Vous aviez raison, mes amis, il a une bibliothèque unique... C'est dommage..., enfin tant pis... Marchons.

ANATOLE. — Patron, v'là vos treize ronds... On s' trotte... à la prochaine.

(Le trio sort).

III

Chez le marquis de Puyvalverde.

Un immense cabinet de travail dont les murs sont cachés par des rayons surchargés de livres aux couvertures de toutes sortes.

Tout est tranquille dans l'hôtel et en haut dans sa chambre Joseph le vieux serviteur dort du sommeil du juste.

Soudain, un volet s'ouvre comme de lui-même, une ventouse de caoutchouc s'applique sur la vitre et, après le grincement d'un diamant de vitrier en action, le carreau se trouve percé d'un trou rond comme celui d'une chatière, une main passe par ce trou, tourne l'espagnolette et la fenêtre s'ouvre.

Anatole et Jules hissent le sacristain et pénètrent à sa suite dans la pièce. Anatole referme le volet et Jules fait la lumière en poussant le bouton de sa lampe électrique de poche.

ANATOLE. — Toi, vieux, reste ici ; tu vois les bouquins, t'as qu'à trier. Nous, de l'aut' côté, on va faire l'argenterie. Pour la lumière, pas besoin de se gêner, on voit rien du dehors.

(Il tourne un bouton et fait naître la discrète lueur d'une lampe de travail posée sur le grand bureau.)

JULES. — Alors, vieux, à tout à l'heure et n' fais rien dégringoler surtout.

(Les deux cambrioleurs passent à côté.)

Resté seul, le vieillard avise une grande échelle-escabeau roulante destinée à atteindre les rayons haut perchés, et, après avoir embrassé d'un coup d'œil toute la pièce, il se dirige, poussant doucement l'échelle vers un coin où son flair de bibliophile le conduit avec raison.

LE SACRISTAIN, assis en haut de l'échelle, ouvrant avec mille précautions un volume à reliure ancienne. — Mais c'est une première édition de Plantin..., il n'y a pas de doute... Oh ! la belle chose..., la bonne chose ! Et celui-ci, encore une première édition... d'Etienne. C'est rarissime ! Et cet autre, un Elzévir première édition... Mais alors tout ce rayon contient des premières éditions ! Cette reliure, quel grain, quelle merveille !

(Anatole et Jules rentrent chargés d'écrins de toutes sortes).

ANATOLE. — Eh ! Ah ! vieux, on a ce qu'y faut..., on est trop chargés pour emporter des livres..., reste si tu veux, mais si tu te fais poïsser, ne nous donne pas !

LE SACRISTAIN, radieux. — Soyez tranquilles !

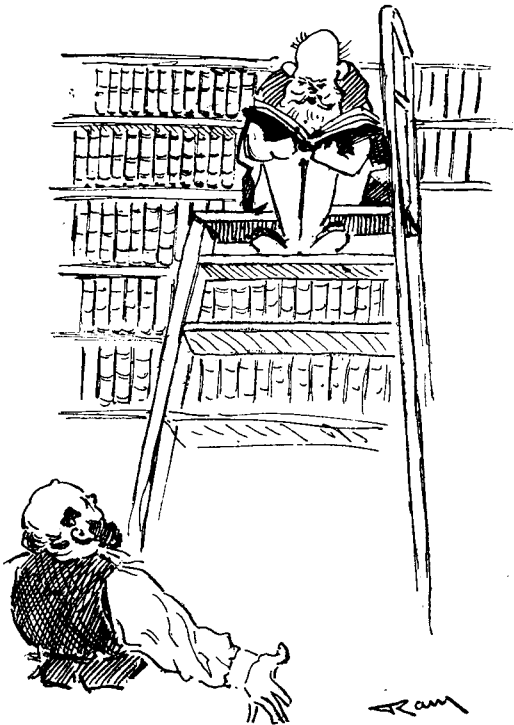
(Les deux amis disparaissent par la fenêtre et repoussent le volet.)

LE SACRISTAIN. — Ces contes de La Fontaine... Ces gravures..., jamais je n'aurais espéré toucher une aussi belle chose...

A sept heures du matin, le vieux Joseph, après avoir ouvert les fenêtres du cabinet de travail, faillit tomber à la renverse en apercevant l'amateur juché

en haut de l'échelle, en train de caresser, sans voir autre chose, un exemplaire unique, véritable chef-d'œuvre de Firmin Didot.

GUY D'ABZAC.



AVIS

AUX PERMISSIONNAIRES ORIGINAIRES DES PAYS ENVAHIS

Parmi nos camarades originaires des pays envahis, en est-il encore qui ignorent l'œuvre des « Parrains de Reuilly » créée à leur intention ?

Les pauvres Poilus qui se trouvent séparés de leur famille savent-ils tous que s'ils ne peuvent aller au patelin passer leur permission de six jours auprès des parents, en revanche ils sont attendus à Paris par de bons camarades, de vrais copains empressés à leur être utiles et agréables ?

Avis à ceux que cela intéresse ! Quinze mille Poilus du Nord, du Pas-de-Calais, de l'Aisne, des Ardennes, etc., sont déjà devenus les « filleuls » des auxiliaires de la 22^e section de C. O. A. du détachement de Reuilly qui ne demandent qu'à en recevoir toujours un nombre plus considérable.

Et pour être reçu par eux, aucune formalité. Pas même besoin de prévenir ! On s'amène tranquillement à Paris où l'on trouve à la gare un camarade de la 22^e section qui attend les permissionnaires et les emmène, par le Métro, à la caserne.

Une caserne?... minute !... Celle-là ne ressemble à aucune autre. On y reçoit à l'arrivée et au départ une somme d'argent et l'on y jouit de la plus complète liberté le jour comme la nuit. On y est nourri (entrée, plat de viande, légumes, dessert, café, cigare !). On y est logé (coucher et réveil à volonté, petit déjeuner servi au lit le matin). Des guides qui se chargent de tous les frais se mettent à la disposition de ceux qui veulent visiter Paris, Versailles, etc. Des places de théâtre sont distribuées gratuitement. En outre, il y a à la caserne même, un théâtre où l'on joue tous les soirs pour les permissionnaires (partie de cinéma et partie de spectacle-concert avec le concours « d'artistes de Paris »).

Il y a encore à Reuilly une bibliothèque, des salles de lecture et de correspondance, un bureau de renseignements qui recherche les familles dont les Poilus sont sans nouvelles, on y publie un journal contenant les noms et adresses de tous les militaires des régions envahies qui sont passés par Reuilly afin que les « pays » qui se sont perdus de vue puissent se retrouver.

Enfin les « Parrains de Reuilly » continuent de

rester en relations avec les « filleuls » quand ils sont rentrés au corps, ils leur écrivent, leur envoient des paquets, etc.

Et tout cela, nous le répétons, est fait et offert par les auxiliaires du détachement de Reuilly, en bons camarades et de bon cœur ; ils n'ont qu'une pensée, justifier leur devise :

« Pour les soldats, Par les soldats ».

MONDANITÉS

Réunion des plus brillantes dans l'établissement Café-Epicerie en face du cantonnement des brancardiers. Le caporal Habert courait de groupe en groupe avec une bonne grâce charmante. On causa, on « discuta le coup » et à 8 heures moins 5 chacun regagna son chez soi.

Très remarquables dans l'assistance des plus choisies : Vergne-Régis, Oswald le maître baguier, Dondainas, Rémy, Cothnet, Brouant, etc.

L'Établissement Catu est toujours le rendez-vous du tout F.-s.-N. élégant. Grill-room à 6 heures, thé, pinard. En raison des événements, le tango est interdit. Seuls quelques Poilus sont autorisés, après maintes libations, à tanguer légèrement.



J'ATTENDS... J'AIME... J'ESPÈRE !...

NOS MARRAINES

Le « Poilu du 37 » avait fait appel à la bonté féminine, la sachant inépuisable. Il demandait soixante marraines et une centaine de nos Poilus ont été pris en tutelle par d'aimables lectrices appartenant aux provinces les plus variées.

Mais il existe encore quelques camarades qui étant en droit d'en avoir une... n'en ont pas.

Allons, Mesdames, encore un petit effort ; il nous manque quelques marraines !

Songez donc à la jalousie de ceux qui n'en ont pas, en voyant leurs camarades ouvrir d'alléchantes missives !

Nous avons ici un lot de : Bretons, Vendéens, Ch'Timi (les gas les plus terribles), et même de Marseillais (il y en a deux).

Allons, Mesdames, c'est un lot, c'est une affaire !

Ecrivez-nous.

Courrier des Mairaines

Sunny de Brouzenq, Pau. — Nous avons un Bas-Breton pour vous. Il est terriblement haut (1^m,98). Vos vers sont charmants — et vous êtes bien, bien gentille. Envoyez-nous ce que vous voudrez. Le Poilu est votre ami.

Paulette S., Nancy. — Votre filleul m'a dit qu'il avait le béguin pour vous. Je lui ai dit que c'était très vilain et qu'on doit toujours être très respectueux pour sa marraine. J'ai eu raison, n'est-ce pas?

Mimi Blulette. — Non, notre directeur Guy d'Abzac n'a jamais été exposé dans la galerie de Barnum et il n'a rien de commun avec « l'homme pelote à épingles ».

Réveuse au muguet. — L'acrostiche qu'il vous a envoyé est très bien. — Nous le publierons, mais quelle drôle d'idée de faire rimer « girouette » avec « verre de lampe »!

Ardente patriote. — Votre dernière lettre était, paraît-il, si enflammée qu'il a manqué de mettre le feu à sa paille en la lisant. — Il a huit jours de prison pour imprudence. — Prenez plutôt un pompier.



INSTRUCTION MILITAIRE

ÉCOLE D'ORIENTATION

Le Capitaine. — Voyons, Fluet, dites-moi ce que vous avez dans le dos, quand, à midi, vous regardez le soleil?

Fluet. — Mon sac, mon capitaine.

LE COURRIER DU POILU

COMMANDEMENT
des dépôts d'infanterie
des subdivisions
de la région.

LE COLONEL

... Votre « Poilu du 37 » est rempli d'humour, de gaieté et il porte le cachet de notre beau régiment puisque à ces qualités il ajoute une certaine note fine de sensibilité et de délicatesse. De plus, comme toujours au 37^e, il a su vaincre les difficultés matérielles et pour cela je suis bien convaincu que votre esprit ingénieux a dû l'aider. Bref, j'ai été enchanté et je viens vous demander de vouloir bien m'abonner à ce journal à qui j'envoie avec mes compliments et mes encouragements les 20 francs que vous trouverez ci-inclus en mandat. Veuillez bien dire à la rédaction combien je m'intéresse toujours à ce que fait le si beau et si brave régiment que j'ai eu l'honneur de commander. Dites-lui bien que je le suis dans tout ce qu'il fait; je connais ses heures héroïques depuis le début de la campagne et je m'enorgueilliss de ses hauts faits.

COLONEL VARLET.

Le « Poilu du 37 » remercie respectueusement le Colonel VARLET pour ses compliments et son généreux abonnement, ainsi que le Capitaine NAEGUÉLÉ qui a bien voulu nous communiquer cette belle lettre que nous sommes très fiers d'insérer ici en partie.



Le 11 Mai

L'Anniversaire de la prise du Cimetière de Neuville - Saint - Waast

Ce fut une très émouvante cérémonie. Dans une belle prairie furent réunis les survivants de la bataille. Le commandant rappela avec émotion et éloquence le magnifique fait d'armes

du 37^e. Puis l'on se dirigea vers l'église où l'abbé Munier, notre aumônier, avait préparé une très belle cérémonie. Il parla lui aussi de la terrible et superbe journée du 11 mai, et devant l'assistance recueillie il adjura, avec son talent habituel, les survivants, d'honorer leur vie durant leurs glorieux camarades tombés pour la patrie.

A 3 heures un concert intime donné par la 11^e Compagnie a obtenu un plein succès.

Ensuite une course en sac déchaîna le rire de tous et termina gaiement cette charmante réunion.

Bravo aux chefs qui favorisent de sains divertissements à leurs hommes.



PENSÉES AMÈRES



J' M'EN FOUTRAIS PAS MAL D'ÊTRE LÀ, SI J' SAVAIS PAS QU' PENDANT C' TEMPS-LA MA BELLE-MÈRE ELLE ROUPILLE DANS UN PLUMARD.

Fête Sportive

REMISE DES DIPLOMES

Séance Récréative

1^{er}, 2^e et 3^e BATAILLONS, et le quartier général de la 11^e Division.

Festival du 14 mai et remise des diplômes. — Ce fut une fête où régna la plus douce intimité. Le général de division voulut bien nous faire l'honneur de sa présence.

Sur la pelouse ombreuse de la place avoisinant l'église, les concurrents — de braves Poilus — nous offrirent un spectacle varié, véritable « comédie aux cent actes divers » : courses avec sauts d'obstacles, course en sacs, course de lenteur en vélo, course en brouette, sauts en hauteur, etc. Tout le monde n'arrivait pas premier, mais une telle émulation animait les concurrents qu'ils nous égayèrent plus d'une fois par des chutes d'un comique achevé.

Les hommes de garde avaient peine à contenir la foule des spectateurs massés autour de l'arène — foule d'uniformes horizon tachée de quelques vestons civils, égayée de quelques toilettes féminines.

Quand vint le moment de la remise des prix, on fit cercle autour de la tribune officielle (!!!)

La première récompense à distribuer était le magnifique diplôme commémoratif de la prise du cimetière de Neuville-Saint-Waast offert par « *Le Poilu du 37* » à tous les survivants.

Devant le général et tous les officiers debout, le lieutenant de Nuchèze déclame avec feu la

pièce de vers inscrite sur le diplôme. Le haut fait du 37^e y est évoqué de façon magistrale en des traits d'une réalité telle que nous avons vu briller une larme au coin des paupières de ces rudes combattants de Neuville. Chacun d'eux reçut son diplôme avec un petit bouquet de fleurs dû à la délicate attention de Madame Caron, cousine du général Bridoux tombé glorieusement au début de la guerre en prononçant ces fières paroles : « *Je meurs avec joie pour mon pays. N'oubliez pas qu'il faut faire le plus de mal possible aux barbares qui veulent anéantir notre belle France* ».

A la suite des survivants du 11 mai 1915, les lauréats des divers numéros de la séance sportive reçoivent leurs récompenses dont ils témoignent le plus grand plaisir.

La musique du régiment, qui a exécuté au cours de la fête les plus jolis morceaux de son répertoire, enlève avec brio un dernier redoublé et la foule se disperse.

Séance récréative du 21 mai. — M. le Lieutenant J..., organisa un magnifique concert auquel les Poilus de tous les bataillons prêtèrent leur concours. Sous la grande allée d'arbres, tour à tour, Legnay, Delmaire, Schmidt, Fischer, Hannin, Bouiller, Bruns et Haab, Fritz, Godin et Gerbaut se firent entendre avec succès sur une très belle scène faite de toiles de tente et de verdure. La musique joua pendant tout le concert : tous les militaires et civils passèrent une délicieuse après-midi. Pour terminer, des exercices d'acrobatie admirablement réglés par Sonnois, Foraton, Thiebert et Schmidt, qui rivalisèrent de souplesse, d'adresse et d'agilité.

En somme, excellente après-midi qui fait le plus grand honneur à l'organisateur et aux artistes.

L'Académie de la Tranchée

LE COIN DES POILUS

Prière d'un Enfant

Mon cher petit lit blanc, fait de plume et de soie,
Il fait bon dans tes draps à la nuit se blottir ;
Quand on a peur le soir, tu réveilles la joie.
Mon cher petit lit blanc, il est doux de dormir.

Quand la neige au dehors alourdit les chaumières
Et que dans la forêt les oiseaux vont mourir,
Pour qu'on ne souffre plus, tu voiles les paupières.
O ! mon petit lit blanc, il est doux de dormir.

Si j'ai pleuré le jour, tu calmes la souffrance,
Tu caches en mon cœur le méchant souvenir,
Et les rêves dorés sont toute ta vengeance.
Mon cher petit lit blanc, fais-moi toujours dormir.

Mais avant de quitter cette existence amère
Et durant une nuit ne plus jamais souffrir,
Je vais offrir à Dieu mon ardente prière,
Et dans le lit bien blanc je pourrai m'endormir.

Prière

« Ecoute ma prière, ô Dieu juste et sans tache,
Donne à ceux qui là-bas combattent sans faiblir,
Donne à nos défenseurs qui luttent sans relâche
Un petit lit bien blanc, pour les faire dormir.

Donne au pauvre blessé qui dans les champs repose,
Donne à celui qui pleure et qui ne peut guérir,
Donne pour mieux cacher ses deux paupières closes
Le tout petit lit blanc qui le verra mourir ».

... Je ne veux plus de toi pour rêver de chimères ;
Réserve ta chaleur pour ceux qui vont périr.
Je me reposerai dans un coin de la terre.
Dans mon petit lit blanc, je ne veux plus dormir.

LUCIEN PETITPOISSON
37^e, 10^e C^{ie}.

2.

EN PREMIÈRE LIGNE
ou
Gribouille aux Tranchées

(Suite).

GRIBOUILLE. — Et vous, caporal?...
CRAPOUILLOT. — Oh ! moi, j' n'exerçais qu' des professions libérales ; ainsi : j' vendais du gui au jour de l'an, des confettis au mardi gras, du buis le jour des Rameaux, du coco au 14 juillet.

GRIBOUILLE. — Ben, vous savez, vos jours d' travail y sont pas trop resserrés, y a bougrement du chômage, alors ; entre temps, qu'est-ce que v' faisiez ?

CRAPOUILLOT. — (Important.) J' ramassais des mégots. J'étais même un des plus forts mégotiers de la place ; malheureusement, comme j'avais un assez grand stock de tabacs étrangers, ma maison a été mise sous séquestre, victime de la guerre ; ma situation étant brisée, j'en ai été réduit à coucher sous les ponts.

GRIBOUILLE. — Mais, vous étiez donc pas mobilisé ?
CRAPOUILLOT. — Non, j'étais réformé pour blessures.

GRIBOUILLE. — Ah ! vous avez déjà été à la guerre ?
CRAPOUILLOT. — Non, mais, étant président du Syndicat des mégotiers, au cours d'une discussion orageuse, dans une de nos réunions, dans le feu d'une interpellation, je fus blessé dans mon amour-propre par un éclat de rire, et il en résulta une atrophie partielle des molécules cervicales, à la jonction du fémur et de la clavicule gauche ! ouf... (Au public.) Il n'y a rien compris du tout.

GRIBOUILLE. — Ah ! ben, ça, c'est un sale truc ; et... on vous a repris quand même ?
CRAPOUILLOT. — Hélas ! oui, on m'a récupéré ; je suis une victime de la loi Dalbiez.

GRIBOUILLE. — (Navré.) Toujours victime !!!
CRAPOUILLOT. — Aussi j' men consolais, car... (Il chante.)

A la belle étoile...

GRIBOUILLE. — (Chantant.)

C'est l'étoile d'amour...
C'est les toiles de tente...
Les...

(A ce moment, il reçoit un choc et il tombe. — Il se relève.)

SCÈNE VI

(A l'homme de liaison.) — Peut pas faire attention ? s'pèce d'andouille ?

CRAPOUILLOT. — Oui, on prévient d'abord ; quoi que tu fous, comment qu' ça s' fait qu' t'es pas aux corvées comme les autres, à quelle section qu' t'es ?

L'HOMME DE LIAISON. — Moi... pas d' section.
CRAPOUILLOT. — Quoi ? pas d' section ; enfin t'es d' la compagnie ?

L'HOMME DE LIAISON. — Moi... pas d' compagnie.
CRAPOUILLOT. — Enfin, t'es d' qu'qu' part, d'où qu' t'es ? qui qu' t'es ?

L'HOMME DE LIAISON. — Moi... homme de liaison au... Commandant.

CRAPOUILLOT ET GRIBOUILLE... — ???
L'HOMME DE LIAISON. — (Chantant). Air : « *Garçon tranquille* ».) Parfaitement :

Je suis un garçon tranquille ;
Dans la tranchée, je n'en fous pas un coup ;
Les aut's peuv'nt bien s' faire de la bile ;
J' suis tranquille, moi j' m'en fous.

Quand je sors d' chez l' Capitaine
Pour aller chez le Commandant,
J' me presse pas, j'arrive tout de même
Moi j' m'en fous, j'ai toujours le temps !

GRIBOUILLE. — Tire-au-cul !...
L'HOMME DE LIAISON. — Si tu veux !...
GRIBOUILLE. — Embusqué !
L'HOMME DE LIAISON. — Embusqué, répète-le ?
GRIBOUILLE. — Oui, embusqué !

L'HOMME DE LIAISON. — Embusqué... (Il lui lance un coup de poing.) Tiens... embusque ça ! (Il sort à droite.)

GRIBOUILLE. — (Va rouler, et se relevant, au caporal.) Mon vieux, si, ça aurait pas été l'union sacrée, qu'est-ce qu'il aurait pris !

SCÈNE VII

CRAPOUILLOT. — Moi, si j'aurais pas été cabot, c'est un filon comme ça qu' j'aurais voulu dégouter !

GRIBOUILLE. — Ben, vous savez, caporal, c'est pas un fricot ; d'abord, ça porte malheur ! la liaison...

CRAPOUILLOT. — Ça porte malheur, pourquoi ?
GRIBOUILLE. — J' vas vous expliquer : y a ma sœur qu'en avait une liaison.

CRAPOUILLOT. — Alors ?
GRIBOUILLE. — Eh ! ben, quand mon vieux il l'a su, il l'a foutue à la porte !...

CRAPOUILLOT. — Andouille, va !

SCÈNE VIII

LES MITRAILLEURS. — (Entrant par la droite. — Equipes, accessoires. — Ils chantent ; Air : « *Refrain des matelots* ».)

Les mitrailleurs, soldats sans peur !
Pièc' toujours prête... Rien n' nous arrête,
Et si les Fritz sort'nt des tranchées,
Pour eux voilà l' moulin à café.

CRAPOUILLOT. — Ah ! Ah ! à la bonne heure, v'là des copains qui ont l' cœur gai. C'est bien, ça, les potes ; on les r'connait bien là, les gas d' la mitraille.

LE CAPORAL MITRAILLEUR. — Ben, mon vieux, que veux-tu, ça sert à rien de se faire de la bile.

GRIBOUILLE. — Surtout que vous n'avez pas à vous en faire !

LE CAPORAL MITRAILLEUR. — Tiens ! dégourdi, et pourquoi donc ?

GRIBOUILLE. — Ben ! j' sais pas, vous êtes au moins douze pour astiquer votre flingot !

(A suivre).

LE TERRIBLE MIDI

Anecdote absolument authentique.

C'était... Il n'y a pas longtemps.

Le grenadier Géda avait été renvoyé de la tranchée, en mission, jusqu'au train de combat, avec maître Pa.

Le premier, petit, maigre, très fin et plein d'esprit, ressemblait étrangement à un vieil ami qu'au collège on appelait : « deux sous de beurre » tellement il pesait peu.

Le second, trapu, calme, réfléchi, laissait deviner, sous de grosses lunettes, le docteur en droit à la recherche d'une étude d'avoué.

Leur mission terminée, ils s'en allaient, sous la pluie battante, vers les terminus des autos, où le régiment devait embarquer le lendemain matin, aussi tranquilles que de bons Anglais se rendant, le dimanche, à *Hampton Court*.

Ils allaient ainsi sans souci de l'heure, disant gaiement nos belles chansons de France :

Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon....

Le cœur a tant besoin de se dilater à la sortie de la zone des gros noirs!

Mais déjà la nuit venait.

Pour le Poilu la chose est fort simple : s'arrêter, casser la croûte, s'enrouler dans sa toile de tente, dire bonsoir aux étoiles (quand il y en a) et s'endormir dans le fossé. Voilà la recette pour passer une bonne nuit.

C'est ce qu'ils firent.

Mais Géda, qui n'en a pas l'air, est un vrai grenadier; avant de quitter le secteur, il est allé par une belle nuit au Bois Dum..., non pas cueillir le muguet, mais prendre le calot d'un Boche qui mordait la poussière. (Souvenir! Souvenir!)

Comme le casque est bien lourd, Géda l'avait remplacé par la fameuse calotte boche qui, enfoncée jusqu'aux oreilles, lui donnait l'air du Fritz le plus réussi.

Blotti contre maître Pa, il dormait profondément, ne se doutant pas que Chantecler avait déjà gratté la terre.

Il fut tiré de ses rêves roses par des cris qui lui rappelèrent aussitôt le pays du soleil :

— Eh venez donc! Qué! eune Boche! eune Boche!

Maître Pa et Géda sont entourés par des territoriaux bordelais qui croient que le Poilu au calot est un prisonnier et que le sergent-fourrier à lunettes le ramène à l'arrière.

D'un coup d'œil, une entente s'est conclue entre maître Pa et Géda : on va faire marcher les braves T...erribles.

— C'est un Boche qui s'est rendu, explique Pa, il était presque tout nu, on lui a donné une capote pour se couvrir, et il a une peur bleue d'être fusillé!

— Attendez! hurle le caporal des T...erribles, et saluez-moi tous!

Tous ses camarades le saluent, les yeux pétillants de joie à l'idée de la bonne farce qu'ils font..., ou qu'ils croient faire.

— Amenez-moi le Boche.... On va le fusillrrrrre!

Et il fait le geste de le mettre en joue.

— Kamerade! Kamerade! hurle Géda, les bras en l'air.

— On va le fusillrrrrre!

— Pas kapout, Kamerade! supplie Géda, tandis que les braves territoriaux se pâment de rire et se tapent les cuisses affolés d'allégresse.

Mais comme la poche du faux Boche paraît intéresser étrangement les redoutables méridionaux qui s'informent :

— On ne l'a point encore fouillée?

Maître Pa emmène son pseudo-prisonnier,

tandis que le caporal bordelais déclare avec autorité :

— Enfin, la guerre est finie pour lui; mais regardez comme il est mégre, le pôvre, pour une fois les journaux n'ont pas menti : on ne doit rien leur donner à bouffere....

JEAN D'HEURS.



LA MUSIQUE DU RÉGIMENT

Elle clôture chaque après-midi quand nous sommes au repos, en nous offrant sur la place du village un régal d'harmonie fort apprécié, d'autant qu'il ne nous charge pas l'estomac au point de nuire à la digestion de la soupe du soir.

Nos musiciens se forment en cercle autour du chef qui leur bat paternellement la mesure.

Les uns ont au bec de grosses pipes jaunes probablement dérobées à des Boches — Saxons sans doute, — car elles se nomment saxophones.

Les flûtistes, avec leurs mirlitons, sifflent comme le *sansonnnet*.

Les clarinettes sont entre les mains de Poilus particulièrement mal élevés, attendu qu'ils ne jouent jamais qu'*anche mise*. On dirait que l'un d'eux en a honte tant il se fait petit : c'est Monsieur *Loïn du Ciel*.

On remarque un musicien doué d'un gros ventre démontable couvert de peau d'âne et qui, d'un air inspiré, tape dessus à coups redoublés, ce qui lui permet, quand il est en nage, de dire philosophiquement : « *Je pense, donc je sue* ».

Son voisin doit être le trésorier de la troupe, car c'est lui qui détient *les cinq balles*. Le Juif Errant ne possédait que cinq sous. On voit que la musique est plus riche. Mais elle n'est guère moins errante. vu qu'elle s'accroche tantôt à un bataillon, tantôt à un autre.

Enfin, les mauvaises langues affirment que le canard (il ne s'agit pas, bien entendu, du musicien, son homonyme prédestiné) entre dans l'alimentation de nos artistes à même dose que le singe dans la nourriture des autres troupiers!

Malgré tout, leur complaisance est digne d'éloges. Ils prêtent, sans marchander, leur concours à nos séances récréatives. Nous leur en sommes profondément reconnaissants et leur adressons un chaleureux merci.

P. V.

Chronique théâtrale

Très brillante matinée donnée à... par la compagnie de mitrailleuses du capitaine N....

Excellent orchestre. — MM. Van els Lauder Fournier, Pflieger, Matrat, un artilleur du 8^e génie, et l'excellent Godin charmèrent et amusèrent tour à tour. Bessard, le très sympathique régisseur, et le joyeux Fritz eurent leur habituel succès. On joua *L'anglais tel qu'on le parle*, sans femmes, comme au

collège, et ce fut très bien. Bessard, Colucer, Matrat, Hanier, Fournier et Daridan (dont le visage anormalement barbu nous surprit en le rencontrant dernièrement dans une profonde forêt où il vivait en sybarite) se surpassèrent.

Ce fut très, très réussi....

Bravo, Messieurs les mitrailleurs!

THÉÂTRE DE LA NATURE

Le jeudi 4 mai, les artistes de notre troupe fameuse l'Anti-Cafard offraient à leurs officiers et à leurs camarades une matinée récréative des mieux réussies, dans un cadre somptueux de verdure fraîchement épanouie. Le soleil était des nôtres, égayant de ses rayons les décors de sapins piqués de fleurs tricolores, rehaussés des glorieux fanions du 3^e bataillon. Tandis que la musique du régiment, qui s'était mise gracieusement à notre disposition, ouvrait la séance, — dans les coulisses régnait la plus fébrile activité. Chacun tenait à se faire très beau, très drôle surtout, car le général de division viendrait honorer la fête de sa présence : il fallait se montrer *un peu là!*

Attention! Fritz vient de sauter en scène. Avec lui le comique déborde. Il est d'une veine intarissable aujourd'hui dans son répertoire militaire.

Chansons, romances, pièces de vers se succèdent. L'assistance tour à tour s'émeut et rit, passant du triste au gai, du plaisant au sévère, continuellement tenue sous le charme des acteurs.

Ces acteurs, le lecteur du *Poilu* les connaît tous de longue date, tous sauf l'un, tout de noir habillé, que l'on a embauché sans lui demander avis et qui vient de faire de brillants débuts. Il porte lunettes et chapeau, chose rare chez ses congénères — car c'est un corbeau, non de ceux qui hantent, sinistres, les champs de bataille, mais un corbeau campagnard déniché dans les bois, tout en haut d'un arbre par d'agiles Poilus (qui avaient sans doute mangé du singe ce jour-là pour s'entraîner). Il tenait admirablement son rôle dans une pantomime. Seul il avait la permission de causer et il en profitait pour protester véhémentement contre les méchants Poilus qui s'étaient juré de l'engloutir dans leur bouteillon pour améliorer l'ordinaire à l'insu de leur hôtesse, une bonne vieille d'au moins quatre-vingt-dix ans, qui pourtant se fait aguichante auprès du troupière. Sous ses rides d'occasion, nul n'aurait reconnu Pottier qui porte allégrement le deuil de sa moustache.

Dumanchin — en civil naturellement — créa un type nouveau... au théâtre : l'embusqué par nécessité, qui n'a de commun avec les Poilus qu'il sollicite qu'une soif inextinguible, un amour inconsidéré pour le pinard! C'est sans doute pourquoi, après quelques échanges de taloches, ils fraternisent dans un parfait accord... musical.

Quelques minutes d'entr'acte.

La reprise est marquée par l'arrivée du général de division, salué par les premières mesures de la *Marseillaise*. Les artistes se surpassent. Cortier excelle dans la romance. Godin en haut de forme est salué de l'hilarité générale. Fritz, Pitou docile, écoute la théorie de son caporal Gerbaut; il témoigne d'une ignorance cynique dans des réponses impertinentes où il feint la naïveté.

Quelques délicieuses pièces de vers finement déclamées, un morceau de musique et le rideau tombe (c'est une façon de parler!).

L'assemblée se disperse sous les ombrages du parc, gagne les issues de la sourire aux lèvres, le cœur léger. Tels ils sont nos Poilus; au sortir des pires fournaises, leur moral est toujours excellent; ils ne pensent qu'à se divertir, qu'à se récréer un peu pour reprendre au premier appel de leurs chefs leur place

dans la tranchée et faire meilleure besogne encore.
Leur devise dont s'ornait le programme de la séance ne le prouve-t-elle assez : « On les z'aura... et avec le sourire » ?

Le monsieur de la Pièce (de 75).



LA GIFLE

Une balle l'avait couché là sur la terre
Tout près de la tranchée où l'ennemi veillait...
Le vague de ses yeux reflétait un mystère !
On avait l'impression que ce mort sommeillait.
Sa main droite étreignait le portrait de sa mère
— Témoignage d'amour de son suprême adieu —
Il était demeuré, quand l'instant éphémère
De son dernier soupir livra son âme à Dieu,
Le bras droit étendu, la main très grande ouverte ;
Un astre éblouissant scintillait sur son cœur
Sous les feux du soleil, parmi l'herbe très verte,
Un astre glorieux : une Légion d'honneur !

L'officier allemand passe faisant sa ronde...
Il voit soudain ce mort et son astre vermeil ;
La rage, alors, en lui s'éveille et sa voix gronde :
« Il nous insulte encor dans l'éternel sommeil !
Misérable Français ! Quelle farce suprême !
Un mort qui veut éblouir nos regards ! Ah ! maudit,
C'est vraiment trop d'audace ! Eh bien j'irai moi-même,
J'irai te le voler ton soleil... oui, ... c'est dit ! »

Or, ceci se passait quelque part en Champagne :
Les canons, les fusils se taisaient ce soir-là ;
Un silence troublant pesait sur la campagne,
Les morts dormaient en paix : quand le ciel s'étoila !
Vers l'officier français, tel une bête étrange,
Tel un reptile affreux, lentement dans la nuit
(Et les morts n'aiment pas pourtant qu'on les dérange !)
Le Boche s'avançait en rampant et sans bruit.
La lune au firmament semblait rire... narquoise
En voyant ce bandit, misérable voleur,
Obligé de ramper, oh, vipère sournoise !
Pour dépouiller un mort d'une Étoile d'honneur !
Quand il fut arrivé près du mort immobile,
L'officier allemand réfléchit un instant...
Et d'un regard de fauve, un regard bas..., hostile !...
Il fixa la médaille, inquiet..., hésitant...
Tant l'expression du mort troublait son âme vile.

Puis soudain, il voulut l'arracher violemment,
Mais le ruban de pourpre était solide en place,
Et l'officier français, retourné brusquement,
Fit tourner son bras rigide dans l'espace,
Et sa main grande ouverte, alors, brutalement,
Vint fouetter soudain le Boche en pleine face !

LIEUTENANT BIDAULT.

SABRE ET CANNE

Le sabre de mon lieutenant est un sale embusqué. Il a de la chance que Gallieni ne soit plus au ministère.... Tenez, pas plus tard que hier je l'ai aperçu (le sabre bien entendu) qui se prélassait dans la voiture de compagnie sur un tas de vieux effets, attendant pour sortir de sa quiétude et se débarrasser de ses taches de rouille une grande occasion, une prise d'armes

solennelle... peut-être même — qui sait? — l'entrée triomphale à Berlin.

Toujours est-il qu'il ne s'en fait pas un poil le sabre de mon lieutenant. C'est le type de l'embusqué par nécessité.

Il a été remplacé dans l'exercice de ses fonctions par un vulgaire bâton. Or il y a loin de sabre à canne. Pour passer du sabre d'acier au sabre de bois, il faut suivre une très longue filière de phases évolutives et s'en référer aux lois de Darwin. Je préfère y renoncer.

La canne est un outil plus léger, plus maniable et d'incontestable utilité. S'agit-il de se guider la nuit entre les trous d'obus? *canne y vaut mieux* que sabre, et le chien est à l'aveugle ce qu'est *canne à son maître*.

Le remplacement du sabre par la canne a été créé par le besoin et consacré par l'habitude : c'est un exemple d'adaptation au milieu, un cas très spécial de mimétisme !

X...

Dialogues

1^{er} Poilu. — Mon vieux Poteau, il peut arriver maintenant ce que ça voudra, je me fiche du tiers comme du quart.

2^e Poilu. — Ben ! pas moi ; je tiens au quart de pinard.

°°

Un Belge au cuisot. — Qu'est-ce que tu fais à hacher tant d'oignons dans ta soupe, mon vieux, tu vas nous empoisonner.

Le cuisot belge. — Au contraire, sais-tu. Moi, je suis fidèle à la devise de mon pays et je prétends que l'oignon fait la force.

~*~

PETITE CORRESPONDANCE

Brochet-matou. — Votre lettre toute vibrante d'enthousiasme nous a fait bien plaisir. Nous comprenons votre regret d'avoir manqué la petite fête et nous vous attendons pour la prochaine.

Reine à T. — Oh ! comme vous les aimez nos petits soldats ! C'est très bien. — On nous a dit

Le Gérant : E. MORISOT. — BAR-LE-DUC, Imp. CONTANT-LAGUERRE.

QUELQUES MOTS DU POILU

en envoyant ce Journal à sa Famille et à ses Amis

Le Front

CHER

Je vous envoie notre petit journal et j'en profite pour vous dire que

Signature :

que vous étiez d'azur vêtue, vous êtes donc passée au bleu ?

Chamonal. — Non, les durillons ne se soignent pas avec de la marmelade de pommes. Nous plaignons vos malades.

Coco des Roseaux. — Qu'est devenue toute notre joyeuse bande ? Où sont donc les amis ? Répondez.

Le Fameux Guérisseur

BOUM-BOUM

opère miraculeusement chaque jour

(Le seul ayant découvert le moyen de rendre bienfaisante l'entorse la plus douloureuse).

10.000 francs à qui voudra prouver le contraire

CONSULTATIONS GRATUITES

GRAND CAFÉ DE FOY

Place de l'Hôtel-de-Ville

TROYES

Tous les jours à 18 h. 1/4,

apéritif *On-les-aura*

RÉCITS DE TRANCHÉES. DISCUSSION DES COMMUNIQUÉS

GRAND COURS DE STRATÉGIE

PAR

UN INFIRMIER

A 20 heures, retraite générale et stratégique vers les tables d'hôte

ATMOSPHÈRE EXCELLENTE

Mot d'Ordre : « ON TIENDRA COUTE QUE COUTE »